

Le chevalier désobéissant dans la littérature arthurienne : modèle ou repoussoir ?

Ana Sofia LARANJINHA

Universidade do Porto – Instituto de Filosofia – FCT
SMELPS – AILP (GDRE 671)

RÉSUMÉ

Le roman arthurien est un puissant champ de réflexion sur les rapports de pouvoir, étroits mais tendus, entre le roi et ses chevaliers. Dans *Le Conte du Graal*, le parcours de Perceval est fondé sur la désobéissance, mais il s'agit là d'un aspect de sa vitalité et de son excellence chevaleresque, qui l'oppose au courtois mais médiocre Gauvain, représentant de la cour arthurienne et de ses limites. Le neveu d'Arthur conserve son rôle et son caractère dans la première phase du cycle arthurien en prose, mais la naissance, dans la *Suite du Merlin*, du thème de la haine entre les lignages de Lot et Pellinor est à l'origine d'une métamorphose qui s'affirme dans la troisième phase de rédaction du *Tristan en Prose* et s'achève dans la *Quête du Pseudo-Boron* (représentée par la *Demanda* portugaise), où le contraste entre un Gauvain courtois bien que malchanceux et un Gauvain félon découle d'une écriture en deux phases. Le discrédit dans lequel tombe la désobéissance s'explique par la hantise du désordre et de la fin des temps qui marque la deuxième phase de rédaction de la *Demanda*.

RESUMEN

La novela artúrica es un poderoso campo de reflexión sobre las relaciones de poder, estrechas pero tensas, entre el rey y sus caballeros. En Le Conte du Graal, el recorrido de Perceval está basado en la desobediencia, pero se trata de un aspecto de su vitalidad y de su excelencia caballeresca, que lo opone al cortés pero mediocre Gauvain, representante de la corte artúrica y sus límites. El sobrino de Arturo conserva su papel y carácter en la primera fase del ciclo artúrico en prosa, pero la aparición, en la Suite du Merlin, del tema del odio entre los linajes de Lot y Pellinor es el punto de partida de una metamorfosis que se afirma en la tercera fase de redacción del Tristan en Prose y termina en la Quête du Pseudo-Boron (representada por la Demanda portuguesa) donde el contraste entre un Gauvain cortés aunque desafortunado y un Gauvain felón es el resultado de una escritura en dos tiempos. La falta de crédito en la que cae la desobediencia

se explica por la obsesión por el desorden y el fin del mundo que caracteriza la segunda fase de redacción de la Demanda.

Dès son avènement dans la deuxième moitié du XII^e siècle sous la plume de Chrétien de Troyes, le roman arthurien est un puissant champ de réflexion sur les rapports de pouvoir au sein de la société féodale, et notamment sur le rôle du chevalier et sa relation avec le roi. Arthur, personnage parfois ambigu, garde au fil des romans son statut de modèle royal par excellence malgré ses faiblesses, qui donnent d'ailleurs la mesure de la conception de la royauté sous-jacente à chaque univers romanesque¹. Le héros, qu'il s'appelle Perceval, Gauvain ou Galaad, construit son identité grâce à son action chevaleresque, mais aussi à la place qu'il se procure à la cour, centre du monde où se joue sa renommée.

Désobéissance – obéissance : du Perceval de Chrétien de Troyes au Gauvain de la *Quête du Saint Graal* primitive

Dans *Le Conte du Graal*, le parcours de Perceval est fondé sur la désobéissance. Ce *nice* est naturellement contraire à toute forme d'autorité, et même si l'on peut voir son éducation comme un apprentissage des normes sociales auxquelles il finira par se plier, la vérité est que la désobéissance n'est pas, chez lui, le seul résultat de son immaturité et de son ignorance, mais une force positive qui traduit sa nature exceptionnelle², une manifestation de vitalité belliqueuse qui le mène à se surpasser et que le concept de *joven*³ traduit à merveille. Si le roman, suivant le modèle de la *cansò* occitane, débute par une description de la *reverdie* en pleine *terre gaste*⁴, c'est qu'il faudra voir dans ces deux principes inconciliables le jeune chevalier au

1. Sur l'évolution du roi de Logres dans la littérature médiévale française, voir les travaux de Dominique BOUTET, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Paris-Genève : Champion-Slatkine, 1992. *The Fortunes of King Arthur*, Norris J. LACY (éd.), Cambridge : D. S. Brewer (Arthurian Studies 64), 2005, reprend le thème de l'ascension et du déclin de la royauté arthurienne dans la littérature européenne.

2. Cette orgueilleuse agressivité rejoint d'ailleurs celle de l'auteur lui-même, qui, dans le prologue, joue dangereusement avec l'autorité et affiche sa fierté créatrice. Voir Roger DRAGONETTI, *La vie de la lettre au Moyen Âge (Le Conte du Graal)*, Paris : Seuil, 1980, p. 101-132.

3. Je pense surtout aux nuances que prend ce concept très complexe dans l'œuvre du belliqueux Bertran de Born. Alors que les études de Moshé LAZAR (*Amour courtois et "fin'amors" dans la littérature du XI^e siècle*, Paris : Klincksieck, 1964, p. 33-44) privilégient les approches moralisatrices de cette notion, la vidant en quelque sorte de sa vitalité, Erich Köhler en souligne la dimension sociale en la rapprochant des aspirations des *juvenes* (voir « Sens et fonction du terme "jeunesse" dans la poésie des troubadours », in : *Mélanges René Crozet*, Poitiers : Société d'études médiévales, 1966, p. 569-583).

4. Chrétien de TROYES, *Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal*, publié d'après le ms 12576 par William ROACH, seconde édition revue et augmentée, Genève-Paris : Droz-Minard, 1959, v. 69-75.

destin plein de promesses et la veuve qu'il doit absolument renoncer à protéger, tant cette action est stérilisante⁵. En effet, une partie de la critique a depuis longtemps compris que le péché envers sa mère, qui voulait l'enserrer dans l'ignorance la plus absolue de son identité et de la chevalerie, et qu'il quitte⁶ pour suivre son instinct, lequel le mènera à la cour d'Arthur et à un destin de gloire, est en fait une *felix culpa*.

Quant à son attitude envers le roi Arthur, on pourrait y voir un cheminement de la désobéissance – une désobéissance instinctive, de jeune nice – à l'indépendance – celle du héros qui choisit en toute conscience l'aventure qui le mènera le plus loin dans la voie du perfectionnement individuel et, probablement aussi, de la souveraineté.

Lorsqu'il entre à cheval à Cardueil, et, bravant toutes les règles de la courtoisie, qu'il méconnaît, jette à terre le « chapel » d'Arthur et exige qu'il lui donne les armes vermeilles du chevalier qui venait d'offenser la reine⁷, il s'oppose à la foule anonyme de la cour, qui d'ailleurs s'amusait sans se soucier de la situation très délicate où se trouvait le pensif Arthur, et prépare le terrain pour le premier exploit de sa carrière, qui est aussi celui qui, paradoxalement, restitue la souveraineté au roi de Logres. En tuant le Chevalier Vermeil, il éloigne le danger⁸, mais en s'appropriant ses armes, il assume le potentiel hostile de son devancier. En effet, la désobéissance est la conséquence logique de l'impulsivité du jeune chevalier ; mais si l'on voit Perceval comme la personnification de cette qualité si complexe qu'est le fait d'être *juven*, on sera forcé d'admettre que la désobéissance est la condition même du chevalier excellent (celui qui « de chevalerie / Avra

5. Voir, par exemple, le contraste frappant entre la vitalité du jeune valet (« Cler et riant furent li cil / En la teste au vallet salvage. / Nus qui le voit nel tient a sage, / Mais trestot cil qui le veoient, / Por bel et por gent le tenoient », *ibid.*, v. 974-978) se réjouissant dans la nature qui se renouvelle, et le sombre état d'esprit de sa mère qui se soucie de sa longue absence : « [...] son manoir / Ou sa mere dolant et noir / Avoit le cuer por sa demore » (*ibid.*, v. 365-367). Sur le parcours de Perceval comme un cheminement vers la vie et le futur, en opposition à celui de Gauvain, qui se laisse prendre au piège de la mort et du passé, voir Ana Sofia LARANJINHA, *Do Mito à Literatura e do Carnaval à Ironia. Os heróis e a realza no Conte del Graal de Chrétien de Troyes. Dissertação de mestrado em literaturas comparadas portuguesa e francesa – época medieval*, Lisbonne : Universidade Nova de Lisboa, 1995, p. 8-50.

6. Lors de son départ du château maternel, il regarde un moment en arrière et voit sa mère qui « jut pasmee en tel maniere / Com s'ele fust cheüe morte » (C. DE TROYES, *Le Roman de Perceval...*, v. 624-625), mais il décide de suivre son chemin. C'est la même décision de ne pas se laisser engluer dans le passé et la mort qui le fait dire à la demoiselle qui pleure son ami : « Les mors as mors, les vis as vis » (*ibid.*, v. 3630).

7. *Ibid.*, v. 900 *sqq.*

8. La restitution à Arthur de la coupe que le Chevalier Vermeil avait emportée (v. 1219 *sqq.*) est un geste très important, qui rétablit l'honneur du roi et de la reine et même le pouvoir d'Arthur, étant donné les implications symboliques de cet objet, qui représente souvent la souveraineté dans la mythologie celtique. Voir Jean MARX, *La légende arthurienne et le Graal*, Paris : PUF, 1952.

toute la seigneurie»⁹), de cet esprit guerrier qui le pose en auxiliaire menaçant du roi, en créant une tension qui est celle des rapports entre chevalerie et royauté¹⁰.

Plus tard, dérangé par Sagremor et Keu alors qu'il s'extasie devant trois gouttes de sang sur la neige qui lui rappellent Blanchefleur, il refuse de se présenter devant le roi et abat ces deux chevaliers parce qu'il ne veut pas qu'on l'emène «Aussi com s'[il] fusse pris»¹¹, mais il consent à accompagner Gauvain qui l'en prie courtoisement, démontrant ainsi son autonomie face au roi qui connaissait déjà ses exploits et l'admirait. En fait, malgré son ambition de reconnaissance qui se traduit par l'envoi à Arthur de tous les chevaliers qu'il a vaincus, Perceval ne se fondra jamais dans l'ensemble de la cour, ce qui apparaît clairement lors de l'épisode de la Demoiselle Hideuse, où Gauvain, Gifflé et Keendin décident de tenter des aventures tout à fait ordinaires, alors qu'il «redist tout el», prêt à affronter les épreuves les plus pénibles pour essayer de comprendre le mystère du Graal et de la Lance¹².

Face à l'indépendant Perceval, dont l'identité et l'image d'excellence se construisent grâce à ses exploits, qui commencent par surprendre chez un si jeune chevalier, Gauvain est le prototype du chevalier courtois, non seulement parce qu'il mesure ses gestes et maîtrise la parole, mais surtout parce qu'il est le plus proche d'Arthur, celui que l'on considère le meilleur chevalier du monde, non pas du fait de ses prouesses – ses faits d'armes ont piteuse allure à côté de ceux de Perceval –, mais grâce à ses rapports de parenté avec le roi de Logres et son omniprésence à ses côtés. Cette opposition entre le chevalier extérieur au monde arthurien qui s'affirme grâce à ses qualités individuelles et Gauvain, le chevalier arthurien par antonomase, est présente, aussi, dans *Le Chevalier de la Charrette*¹³ et amplifiée, dans ce roman comme dans le *Conte du Graal*, par la bipartition du récit. Les exploits du *chevalier nouvel*, qu'il soit Lancelot ou Perceval, mettent en évidence la relative médiocrité de Gauvain¹⁴, dont les aventures se terminent souvent assez mal et, par conséquence, les limites de la royauté arthurienne. En fait, tout au long des deux derniers romans du clerc de Champagne, les éloges dont le narrateur et quelques personnages cou-

9. C. DE TROYES, *Le Roman de Perceval...*, v. 1061-1062.

10. Pour une interprétation de cet épisode plus centrée sur le destin de Perceval, voir l'intéressant article d'Emmanuelle BAUMGARTNER, «Le défi du chevalier rouge dans *Perceval* et dans *Jaufré*», in : Denis HUE (éd.), *Polyphonie du Graal*, Orléans : Paradigme, 1998, p. 33-44.

11. C. DE TROYES, *Le Roman de Perceval...*, v. 4445.

12. *Ibid.*, v. 4727. Voir Jean FRAPPIER, *Chrétien de Troyes. L'homme et l'œuvre*, Paris : Hatier, 1957, p. 182-184.

13. Chrétien de TROYES, *Le Chevalier de la Charrette ou le roman de Lancelot*, éd. Charles MÉLA, Paris : Librairie Générale Française, 1992.

14. Voir J. FRAPPIER, *op. cit.*, p. 175-176.

vrent le roi et son plus proche adjuvant se heurtent à l'évidence de leurs faiblesses¹⁵, ce qui justifie, d'ailleurs, que les grandes crises soient vaincues grâce à un chevalier extérieur à la cour arthurienne.

Les rapports tendus entre le chevalier et le roi, que l'épisode du Chevalier Vermeil révélait chez Chrétien de Troyes, s'intensifient dans le *Lancelot en Prose*, qui développe le thème de l'amour adultère de Lancelot et Guenièvre, mais aussi celui de la dépendance du roi par rapport à Lancelot, garant de toute victoire des hommes de Logres. Pourtant, cette tension que l'adultère entretient est une tension sourde, jamais ouverte, que l'on ne pourrait rapprocher de la désobéissance ouverte du Perceval de Chrétien et qui, d'ailleurs, mène Lancelot à se soumettre à Arthur pour l'amour de Guenièvre¹⁶. Avant la *Mort Artu*, Lancelot n'affronte jamais ouvertement Arthur et les siens, même si son succès éveille parfois l'envie de chevaliers moins remarquables, d'autant plus qu'Arthur ne ménage pas les compliments à son égard¹⁷. Cette hostilité envers Lancelot s'étend vite au lignage de Ban, qui devient, grâce à l'excellence de ses éléments, le plus puissant et le plus apprécié du roi de Logres. De leur côté, Lancelot et ses parents laissent parfois percer la conscience de leur supériorité, qui n'est exprimée que dans le contexte de la parenté, et jamais individuellement, anticipant les conflits qui éclateront dans la *Mort Artu*, lors de la délation des amants par Agravaïn, le neveu d'Arthur, et qui opposeront Arthur, Gauvain et ses frères à Lancelot et son lignage¹⁸.

Or, l'excellence du lignage de Ban, si évidente dans le *Lancelot en Prose* et dans le texte qui le suit dans l'ensemble cyclique de la *Quête du Graal*, est renforcée dans les deux cas par la multiplication des indices qui en font un lignage choisi, soit par son ancrage dans les temps originels de la chevalerie et de la christianisation de la Grande-Bretagne, soit par la prédestination de son dernier rejeton, Galaad, le fils vierge de Lancelot qui finit par accomplir la plus grande de toutes les aventures – celle du Graal¹⁹. Dans la première partie de la *Quête*, qui se déroule à la cour arthurienne²⁰, Galaad

15. Voir A. S. LARANJINHA, *Do Mito à Literatura...*, p. 82-84 et Carlos CARRETO, *Figuras do Silêncio. Do inter / Dito à Emergência da Palavra no Texto Medieval*, Lisbonne : Estampa, 1996, p. 85-90.

16. Comme lorsque Lancelot, pour l'amour de Guenièvre, abandonne le camp de Galehot, qu'il admirait, pour se ranger aux côtés du roi de Logres, et va jusqu'à demander au prince des Lointaines Îles de se soumettre à Arthur. Sur cette relation à quatre, voir Elspeth KENNEDY, *Lancelot and the Grail*, Oxford : Oxford University Press, 1986, p. 74 *sqq.*

17. Alexandre MICHA (éd.), *Lancelot. Roman en prose du XIII^e siècle*, édition critique avec introduction et notes, 9 vol., Genève : Droz, 1978-1983, voir spécialement vol. IV, p. 398-399.

18. Voir José Carlos MIRANDA, *Galaaz e a Ideologia da Linhagem*, Porto : Granito, 1998, p. 158-160.

19. Voir *ibid.*, p. 93-104 et p. 63-90.

20. Albert PAUPHILET (éd.), *La Queste del Saint Graal* (1^{re} édition 1923), Paris : Champion, 1984 (réimpr.), p. 1-25 et Irene FREIRE NUNES (éd.), *A Demanda do Santo Graal*, 2^e édition révisée, Lisbonne : INCM, 2005, 1-42, p. 19-47.

surgit miraculeusement juste avant le Graal et les correspondances qui unissent les deux scènes soulignent la sainteté du jeune héros²¹. Sa mission comme libérateur du royaume de Logres, quant à elle, est représentée par l'épreuve de l'épée fichée dans le perron, réécriture de la scène du *Roman de Merlin* qui avait propulsé Arthur sur le trône royal²² et qui désigne maintenant Galaad comme le meilleur chevalier du monde.

Avant l'arrivée de Galaad, lorsque le rocher surgit sur le rivage, le roi demande à ceux qu'il considère ses meilleurs chevaliers – Lancelot, d'abord, Gauvain, ensuite – de tenter l'épreuve. Les réactions divergentes des deux personnages semblent s'ancrer dans la tradition du roman en vers. Voyons ce qu'il en est dans la *Demanda do Santo Graal*, traduction portugaise de la Quête du Graal :

–*Dom Lançarot, filhade esta espada, ca ela é vossa, por testimunha de quantos aqui estam que vos teem por milhor cavaleiro do mundo.*

E quando esto ouuiu houue mui grande vergonha e respondeu:

–*Senhor [...] eu nom som que esta espada devo haver, ca mui milhor cavaleiro ca eu a haverá, e pesa-me que nom som atam bõo como o que cuidades. [...]*

–*A prozar vos convém. E assi nom seredes pois culpado se per ventura falecerdes.*

–*Senhor, disse ele, salva a vossa graça, nom me chegara i; ca, se Deus me valha, nom valho eu tanto que deva meter mão em arma de tal homem com aquele será que esta espada há de trazer*²³.

L'autonomie de Lancelot par rapport au roi est mise en évidence dans cette scène, ainsi que son statut officiel de meilleur chevalier du monde, qu'il est le seul à savoir déjà dépassé, puisqu'il vient d'armer son fils chevalier dans un monastère voisin. Dans ce cas, ce n'est pas l'orgueil qui le mène à refuser d'accomplir la volonté du roi (il est, tout au contraire, honteux : «*houve mui grande vergonha*»), mais la conscience de ses limites. D'ailleurs, la *Demanda*, (version portugaise de la *Quête*), présente un détail révélateur qui est absent de la scène, très proche, de la *Queste del Saint Graal* : «*Desto que Lançarot disse howerom muitos pesar, e mais os da linhagem do rei Bam que o tinham polo milhor cavaleiro do mundo*»²⁴. La consternation de la cour devant le refus de Lancelot de tenter l'aventure se comprend parce que, à ce moment-là, Lancelot est considéré comme le représentant le plus éminent de l'excellence arthurienne – c'est d'ailleurs ce qui mène Arthur à

21. Voir Ana Sofia LARANJINHA, «Um microcosmo textual? O episódio do Pentecostes do Graal na *Demanda Portuguesa*», in : Cristina Almeida RIBEIRO et Margarida MADUREIRA (org.), *O Género do Texto Medieval (actas do colóquio da Secção Portuguesa da Associação Hispânica de Literatura Medieval)*, Lisbonne : Cosmos, 1997, p. 85-96.

22. Voir ROBERT DE BORON, *Merlin. Roman du XIII^e siècle*, Alexandre MICHA (éd.), Genève : Droz, 1979, 83, p. 268-269, Alexandre MICHA, «L'épreuve de l'épée», *Romania*, 70, 1948-1949, p. 37-50 et A. S. LARANJINHA, *loc. cit.*

23. *Demanda*, 11, p. 26.

24. *Loc. cit.*

l'interpeller en premier lieu. Depuis le début du *Lancelot en Prose*, un long chemin a été parcouru. Chevalier de la Table ronde, responsable des plus brillantes victoires d'Arthur, Lancelot est tout à fait intégré au monde arthurien, même si le lignage de Ban s'affirme comme une forte unité au sein de la cour, un groupe uni autour de l'amant de Guenièvre et dont le prestige repose sur celui de son chef. Mais Lancelot n'agit pas, alors, en représentant de son groupe de parenté qui se sent, comme on vient de le voir, bouleversé par son effacement. Bien au contraire, son indépendance face au roi est ici le signe de sa conscience de la gravité de l'adultère, qui l'empêchera de conserver le titre de meilleur chevalier du monde. Si l'on se réfère aux romans de Chrétien de Troyes, Lancelot est ici à la place qu'occupait habituellement Gauvain : sa faiblesse servira à faire ressortir la supériorité de Galaad, chevalier encore inconnu qui, malgré son introduction très précoce à la Table ronde, représente en fait une nouvelle chevalerie, chaste et vertueuse, qui viendra surpasser celle qui avait fait la gloire du monde arthurien.

Et pourtant, Gauvain participe, lui aussi, à cette scène. Après le refus de Lancelot, le roi somme son neveu de retirer l'épée du perron :

—*Sobrinho, pois Lançarot receou a espada, provade-a vós e veremos que averá.*

—*Eu, Senhor, disse ele, prová-lo-ei por cumprir vosso mandado, mais sei que nom é rem ca [...] quando dom Lançarot leixa alguma coisa por míngua de cavalaria, ca eu nom acabarei i rem, ca ele é mui milhor cavaleiro que eu.*

—*E todavia, disse el-rei, prová-lo-edes ca assi me praz*²⁵.

Il tente l'épreuve sans succès et devant la critique de Lancelot, il lui répond : «*Amigo [...], se aquí cuidasse a morrer, nom leixaria fazer mandado del-rei*»²⁶.

Au contraire de Lancelot, Gauvain obéit à Arthur, mais c'est encore la modestie qui l'y pousse. Conscient de la supériorité de Lancelot, il n'a aucun espoir de réussir l'épreuve, mais il ne peut refuser d'accomplir le désir de son roi. Comme Lancelot, Gauvain est un représentant de la vieille chevalerie que Galaad viendra surpasser, mais son attitude envers Arthur le transforme en victime du roi, tout en annonçant son incapacité à esquiver un destin tragique puisque Lancelot le prévient que, pour avoir essayé une aventure qui n'était pas la sienne, il sera, un jour, frappé par cette même épée d'un grand coup qui pourra lui causer la mort²⁷. L'amant de Guenièvre récupère ainsi, partiellement du moins, son honneur, et sa

25. *Loc. cit.*

26. *Ibid.*, 12, p. 26-27.

27. «[...] *nom pode durar longo tempo que vós nom hajades mal ende, ca vós receberedes por ende o maior golpe ou chaga onde haveredes pavor de morte ou morreredes*» (*Demanda*, 12, p. 27). Cette prophétie se réalise assez tôt (*Demanda*, 253-254, p. 206-207), même si Gauvain ne meurt de ce coup que bien plus tard, lors de la *Mort Artu*.

traditionnelle supériorité par rapport à Gauvain est respectée. On ne sait d'où lui est venu ce don (d'ailleurs rare, chez lui) de prescience, mais, symboliquement, il le rattache au lignage de Ban, puisque c'est son fils prédestiné qui viendra retirer l'épée du perron. Il faudrait, cependant, distinguer ici le lignage entendu comme généalogie qui se développe au fil du temps et qui s'ancre dans un passé prestigieux, du lignage tel qu'il est compris exclusivement dans le passage de la *Demanda* que j'ai cité tout à l'heure : un groupe de parenté élargi et solidaire, formant une unité bien définie, intéressé à maintenir ses privilèges et à faire valoir son prix²⁸. Dans cette scène, Lancelot est un digne représentant du lignage-généalogie, dont il hérite et transmet le charisme, mais il ignore les intérêts tout contingents du groupe de parenté, qui le mèneraient peut-être à tenter l'épreuve de l'épée pour ne pas perdre la face au sein de la cour.

De toute façon, les réactions opposées de Lancelot et de Gauvain posent les personnages et leurs destins dès le début du roman. Lancelot, malgré ses faiblesses, est aidé par la Providence et aura toutes les chances de rejoindre le chemin du salut ; Gauvain, abandonné par la Grâce, sera frappé par la malchance qui le fera tuer, sans s'en rendre compte, de nombreux compagnons de la Table ronde²⁹. Le roi Arthur, de son côté, est fidèle à la tradition qui le fait parfois trop parler et admet sa faute : « *Pois feito é [...], nom é culpa se minha nom* »³⁰.

Or, cette réaction du roi³¹, ainsi que l'organisation de toute la scène, qui semble reposer sur l'opposition entre Lancelot et Gauvain, jette le doute sur l'ancienneté du passage où Perceval essaie à son tour de retirer l'épée. Ce passage, absent de la *Demanda*, se retrouve dans la *Queste del Saint Graal* du cycle de la *Vulgate*. Juste après la mention du repentir du roi, celui-ci propose à Perceval de tenter l'épreuve. Le jeune chevalier obéit « pour fere a mon seignor Gauvain compagnie »³² mais échoue, et on passe tout de suite à table. Le *pathos* croissant de la scène, construit grâce à la consternation de la cour face à la réaction de Lancelot, à la sombre prophétie et au constat d'échec d'Arthur, tombe d'un coup et, ce qui est peut-être plus

28. Comme l'affirme Catalina Girbea, qui distingue l'ensemble des parents de Lancelot sur la ligne horizontale de la ligne verticale qui l'unit à ses ancêtres, « La parenté cognatique de Lancelot est ce qui le rattache au monde féodal et historique. C'est son lien avec la royauté arthurienne et avec le système de valeurs qu'elle représente. C'est son ancrage dans le monde politique [...] » (C. GIRBEA, *La couronne ou l'auréole : royauté terrestre et chevalerie céleste dans la légende arthurienne [XII^e-XIII^e siècles]*, Turnhout : Brepols, 2007, p. 84).

29. Sur la fonction « annonciatrice » de tout l'épisode où s'insère cette scène, voir A. S. LARANJINHA, « Um microcosmo textual... ».

30. *Demanda*, 12, p. 27.

31. Dans la *Queste del Saint Graal*, Arthur n'affirme pas son repentir, mais il le ressent (« Et quant li rois ot ceste parole, si se repent de ce que messires Gauvains a fait », p. 6).

32. *Queste del Saint Graal*, p. 6.

grave, le fait qu'Arthur invite un troisième chevalier introduit une forte incohérence dans ses actions. Il venait juste de se rendre compte de sa faute, et le voilà qui récidive. Quant à la justification, apportée par le narrateur, de tenir compagnie à Gauvain, elle n'est appuyée par aucun passage du roman où l'amitié entre les deux chevaliers serait rehaussée. Tout porte à croire, donc, que l'intervention de Perceval a été ajoutée pour parfaire le nombre trois, symboliquement plus significatif, mais sans que le rédacteur ait tenu compte des discontinuités qui trahissent la réécriture. Dans la *Demanda*, par contre, la scène se termine par une note sombre qui souligne l'atmosphère angoissante du moment. Arthur demande (sans insister, bien sûr) si quelqu'un veut bien tenter l'aventure, mais personne ne lui répond, tous gardent le silence : « *E eles se calarom todos* »³³.

Courte parenthèse méthodologique

La comparaison que je viens de faire entre la *Demanda* et la *Queste del Saint Graal* se retrouve très rarement dans les études consacrées à ces deux œuvres, et, plus rarement encore, la conclusion selon laquelle la *Demanda* pourrait présenter, à certains passages, un stade du texte antérieur à celui de la *Quête Vulgate*. La critique, qui connaît mal les textes ibériques, accepte en général sans la discuter la thèse de Fanni Bogdanow, selon laquelle la *Demanda* portugaise, bien qu'ayant précédé la *Demanda* espagnole, dépendrait de la *Quête Vulgate*, ce qui explique la désignation, fréquemment utilisée, de « Quête Post-Vulgate ». D'après Fanni Bogdanow, ce texte serait le troisième volet d'un cycle romanesque postérieur à celui du *Lancelot-Graal* et plus condensé que celui-ci, contenant *l'Estoire del Saint Graal*, le *Merlin* et sa *Suite* et la *Quête* avec la *Mort Artu*, continu narratif se développant autour du thème du Graal et s'attachant à la figure du roi Arthur, plutôt qu'aux nombreux chevaliers de la Table ronde³⁴.

José Carlos Miranda, partant d'une connaissance profonde du texte portugais, qu'il a systématiquement comparé avec la *Quête Vulgate* en tenant compte de leur rapport avec le *Lancelot en Prose* et *l'Estoire del Saint Graal*, pièces importantes de la première phase du cycle arthurien en prose, a démontré que la *Demanda*, bien que représentant une phase relativement tardive de la construction cyclique, puisqu'elle connaît le *Tristan en Prose*³⁵, ne dépend pas de la *Vulgate* mais constitue la réécriture d'une *Quête* primitive

33. *Demanda*, 12, p. 27.

34. Voir Fanni BOGDANOW, *The Romance of the Grail. A study of the structure and genesis of a thirteenth-century arthurian prose romance*, Manchester - New York : Manchester University Press - Barnes & Noble Inc., 1966.

35. Dans une version antérieure à toutes celles qui nous sont parvenues. Sur le problème de la construction du *Tristan en Prose*, voir A. S. LARANJINHA, *Artur, Tristão e o Graal. A escrita romanesca no ciclo do Pseudo-Robert de Boron*, Porto : Estratégias Criativas, 2010.

perdue appartenant à la première phase du cycle³⁶. Il s'agit, selon Miranda, d'une réécriture contemporaine, mais indépendante de celle de la *Vulgate*, plus fidèle, à bien des égards, à l'esprit de la *Quête* primitive. Cette version, rédigée en France dans les années 1230 et vraisemblablement entrée au Portugal vers le milieu du XIII^e siècle avec l'ensemble des romans du même cycle, aurait été traduite en portugais avant la fin du siècle³⁷. La tradition manuscrite française n'en conserve que des fragments, ce qui fait de la *Demanda* portugaise le témoin le plus complet de ce que je préférerais désigner comme la *Quête* du Pseudo-Robert de Boron.

Ainsi donc, lorsque l'on procède à l'étude comparée de la *Queste del Saint Graal* et de la *Demanda*, il apparaît que tout ce qui est commun aux deux textes remonte à la version primitive, mais les divergences peuvent s'expliquer, soit par une modification introduite par le rédacteur de la *Vulgate*, soit par un remaniement dû au Pseudo-Boron. Dans l'épisode de l'épée du perron, j'ai pu montrer le premier de ces rédacteurs à l'œuvre. Dans ce qui suit, nous observerons un échantillon de l'œuvre du second.

Obéissance – désobéissance : du Gauvain de la *Quête* primitive au Gauvain du Pseudo-Robert de Boron

Revenons donc à la scène qui nous occupait. Après l'échec de Gauvain, Galaad se présente finalement à la cour et réussit l'épreuve de l'épée du perron. Gauvain, frappé par l'entrée miraculeuse du Graal, qui nourrit les chevaliers de la Table ronde, jure la Quête, car après l'estase mystique, un sentiment d'incomplétude l'a gagné³⁸. À sa suite, tous les cent cinquante membres de la Table ronde décident de partir en quête du Graal. Gauvain conserve ici sa fonction, héritée de Chrétien, de représentant et premier chevalier de la cour arthurienne. Au contraire de ce qui se passait dans les premiers textes du Graal, la quête est désormais une mission collective qui concerne toute la chevalerie arthurienne ; même si la réussite est réservée à un lignage ; la quête sera la dernière grande aventure des compagnons de la Table ronde, qui distinguera les chevaliers condamnés de ceux qui peuvent être sauvés. Arthur, pourtant, se lamente et critique son neveu, car il sait qu'il ne reverra plus tous ses chevaliers réunis et que la Pentecôte du Graal marque le zénith de son règne, mais aussi le début de sa dissolution. Cependant, l'intervention de Lancelot (« *Certas, se nós*

36. Pour une critique plus développée de la thèse de Bogdanow, voir J. C. MIRANDA, *A Demanda do Santo Graal e o Ciclo Arturiano da Vulgata*, Porto : Granito, 1998, p. 14-82 et A. S. LARANJINHA, *Artur, Tristão e o Graal...*, p. 15-18 et 21-23.

37. Voir J. C. MIRANDA, « Como o rei Artur e os cavaleiros da sua corte demandaram o reino de Portugal », *Colóquio-Letras*, 142, 1996, p. 83-102.

38. *Demanda*, 26, p. 36.

morressemos todos em esta demanda maior honra nos seria ca de morrermos alhur»³⁹⁾ montre que, en jurant la Quête, Gauvain a agi en chevalier. La réunion de la cour *ad infinitum* serait la négation même de la condition chevaleresque et Arthur admet, à nouveau, qu'il a trop parlé. Cette ébauche de conflit entre Arthur et son neveu, que l'on retrouve dans la *Queste del Saint Graal* de la *Vulgate*⁴⁰ et qui remonte donc à la Quête primitive, n'atteint pas le personnage de Gauvain. C'est plutôt Arthur qui fonctionne comme une force contraire au déploiement des valeurs chevaleresques, essayant de fixer ses dépendants dont l'excellence même les empêche de s'installer. On ne peut donc parler, ici, de désobéissance.

La scène qui suit dans la *Demanda*, ajoutée par le Pseudo-Boron dans le but de noircir le personnage de Gauvain, a une portée tout à fait différente. Une demoiselle arrive, qui propose aux chevaliers une nouvelle aventure. Il s'agit de retirer de son fourreau une épée magique :

*Sabede que esta espada, que ora vedes tam fremosa e tam limpa, será toda tinta de sangue quente e vermelho tanto que a tener na mão aquel que fará a maravilha de matar cavaleiros ca ele fez em esta demanda mais que outrem. Esta espada trouve eu aqui polo conhecerdes e polo fazerdes aqui ficar, ca, sem falha, se ele i vai, tanto de mal e de pesar averrá ende e tanta mortura de homẽes bõs que vós vos chamaredes, aa sua tornada, rei pobre, eixerdado de bõs filhos d'algo*⁴¹.

Tour à tour, Galaad, puis Lancelot, Boort, Hector, Perceval et Gaeriet retirent l'épée sans que sur la lame paraisse quoi que ce soit. Lorsque Gauvain s'y essaie, l'épée devient rouge de sang. D'après la demoiselle, le but de l'épreuve est d'empêcher le départ pour la Quête du chevalier dont le destin est de tuer de nombreux compagnons de la Table ronde. Du point de vue de la construction romanesque, sa fonction est tout autre. Rappelons que l'épisode de l'épée du perron désignait, d'une part, le chevalier élu de la Quête, c'est-à-dire Galaad, et, d'autre part le chevalier abandonné par la Grâce, dont la malchance le ferait tuer de nombreux compagnons de la Table ronde, c'est-à-dire Gauvain. L'épisode de l'épée ensanglantée redouble le premier, tout en introduisant une modification essentielle : le parallélisme qui oppose toujours les mêmes personnages ne repose plus sur le contraste entre l'élection divine et la *mescheance*, mais entre le Bien et le Mal⁴². Le caractère précurseur de l'épreuve se répète, mais le nouveau rédacteur a le soin, dès le début, de montrer que son Gauvain part pour la Quête conscient du risque qu'il fait courir à ses compagnons et à son âme. Tout au long de la *Demanda*, d'ailleurs, on peut distinguer les

39. *Ibid.*, 28, p. 37.

40. *Queste del Saint Graal*, p. 15-17.

41. *Demanda*, 30, p. 38.

42. Voir A. S. LARANJINHA, «Um microcosmo textual...», p. 8-9.

épisodes qui remontent à la *Quête* primitive, où Gauvain tue ses compagnons sans les reconnaître, et ceux, interpolés ou remaniés, où le neveu d'Arthur les tue en toute conscience⁴³.

Face à la révélation de la nouvelle aventure, Arthur défend à Gauvain de partir : « *E por em vos defendo de todo em todo que non vaades esta carreira* »⁴⁴. L'ordre est clair, et, par son départ, Gauvain désobéit à son seigneur⁴⁵, dans une attitude qui est aux antipodes de celle qui avait dicté son geste lors de la première épreuve. Les lamentations d'Arthur sur le départ des chevaliers soulignent, dans la *Demanda*, la responsabilité de Gauvain et les circonstances de son départ le rendent encore plus blâmable, puisqu'il part seul, un jour plus tôt, en secret, sans jurer la *Quête* avec ses compagnons, ce qui, en quelque sorte, annonce déjà qu'il se sent affranchi du devoir de fidélité envers les membres de la Table ronde. Si l'obéissance aveugle à Arthur avait confirmé sa fonction de représentant des chevaliers arthuriens, en accord avec la tradition romanesque, la désobéissance l'isole et le transforme en un nouveau personnage. Le Gauvain de la *Quête* du Pseudo-Boron n'est plus fidèle au roi, ni à la Table ronde. Il ne répond qu'à ses instincts de violence et à l'amour pour ses parents. Ainsi donc, l'incohérence du personnage dénonce la juxtaposition de deux moments d'écriture, comme l'avait déjà vu Miranda⁴⁶.

En effet, la métamorphose de Gauvain prend ses racines dans la *Suite du Roman de Merlin* du Pseudo-Boron, où le chevalier, très jeune encore, jure de tuer le roi Pelinor pour venger la mort de son père, le roi Lot⁴⁷. Dans ce roman, rédigé avant le remaniement de la *Quête* primitive, Gauvain est encore un personnage tout à fait correct, mais il deviendra, à partir de la troisième phase de rédaction du *Tristan en Prose*, qui prépare la nouvelle *Quête*, un félon obsédé de vengeance, qui projette d'éliminer toute la des-

43. Voir J. C. MIRANDA, *Galaaaz e a ideologia da linhagem*, p. 135-144 et A. S. LARANJINHA, *Artur, Tristão e o Graal...*, p. 374-396.

44. *Demanda*, 31, p. 39. Tout de suite après le départ pour la *Quête*, à un moment où les compagnons de la Table ronde sont encore tous réunis, une deuxième messagère viendra confirmer le sens de l'épreuve, pour qu'aucun doute ne subsiste sur la responsabilité de Gauvain : « *Sabe que dom Galaaaz que aqui see - este é ora o melhor cavaleiro do mundo - nom fará tanto bem a esta demanda como tu farás de mal, ca tu per tua mão, que em mau ponto filhaste a espada, matará em XVIII destes teus companheiros, ataes que valem mais ca tu de cavalaria* » (*Demanda*, 43, p. 48).

45. La situation est tout à fait différente de celle de la *Quête* primitive, où Gauvain prend l'initiative de partir en quête du Graal et Arthur réagit, se lamentant du départ de ses chevaliers mais sans s'opposer fermement à son départ (voir *Queste del Saint Graal*, p. 16-18).

46. Voir la note 43.

47. Sur la genèse du thème de la haine entre les lignages, thème identifié par Fanni Bogdanow comme typique du cycle de la *Post-Vulgate* (ou du Pseudo-Boron), voir A. S. LARANJINHA, *Artur Tristão e o Graal...*, p. 305-316, où je montre que tout commence avec la *Suite du Roman de Merlin*, roman attribué à Robert de Boron et rédigé à une époque plus ancienne que ce qui est habituellement défendu par la critique. Ainsi, la *Suite* n'est pas seulement à l'origine de ce thème du point de vue de la chronologie du récit, mais aussi de la chronologie de l'écriture.

condance du roi Pelinor⁴⁸. Dans la *Demanda*, on apprend qu'il a déjà tué trois des fils de Pelinor⁴⁹ et on assiste à d'autres crimes ou au remaniement des homicides qui remontaient à la *Quête* primitive. Or, ce qui distingue les crimes du nouveau Gauvain, c'est, en premier lieu, leur extrême violence et la connaissance de l'identité de ses victimes : Gauvain tue Érec et Palamède⁵⁰ en sachant qu'il s'agit de chevaliers de la Table ronde ; dans le remaniement du combat contre Patride, il est informé sur l'identité de son adversaire avant de le tuer⁵¹. En outre, le mobile est souvent la vengeance de la mort d'un parent – son père, pour les fils de Pelinor ; Ivain aux Blanches Mains, son cousin germain, dans le cas d'Érec –, alors qu'aucune de ses victimes n'appartient à sa parenté, au contraire de ce qui se passait dans la *Quête* primitive, où un des trois homicides de Gauvain effectivement racontés⁵² est celui d'Ivain l'Avoultre⁵³, son cousin germain, ce qui souligne le caractère tragique de son destin. Le nouveau Gauvain, par contre, n'a qu'un souci lorsqu'on est sur le point de lui dévoiler l'identité de ses adversaires : s'agit-il de l'un de ses frères, de l'un de ses parents ? De tous les types de solidarité que l'on voit à l'œuvre dans le roman, seule la consanguinité semble lui tenir à cœur ; il est insensible au compagnonnage de la Table ronde, insensible, également, à son devoir d'obéissance au roi, puisqu'il lui désobéit dans la scène initiale. Mais les attaques dont ses frères sont les victimes l'indignent⁵⁴ et l'assassinat de son père éveille en lui une passion incontrôlée.

En effet, il semble que, dans la *Quête* du Pseudo-Boron, les rapports entre les compagnons de la Table ronde, ainsi que la fidélité vassalique due au roi s'opposent aux liens de sang, dans la mesure où il s'agit de relations,

48. Voir *ibid.*, p. 316-328.

49. *Demanda*, 43, p. 48 ; 191, p. 153.

50. *Ibid.*, 341-345, p. 259-262 et 604, p. 442-444.

51. *Ibid.*, 139, p. 110.

52. Au tout début de la *Mort Artu*, Gauvain avoue qu'il a tué dix-huit chevaliers de la Table ronde. Cette information ne se trouve pas dans la partie correspondant à la *Mort Artu* dans la *Demanda*, mais dans l'épisode où la deuxième demoiselle voulait empêcher Gauvain de partir pour la Quête, elle annonce qu'il tuera dix-huit chevaliers (voir *Demanda*, 43, p. 48).

53. Voir *Demanda*, 156, p. 123-125 et *Queste del Saint Graal*, p. 152-154. Ajoutons que le Gauvain de la *Quête* primitive peut être considéré en quelque sorte comme le responsable de la mort d'Ivain de Cenel, qu'il laisse pénétrer, seul, dans un château où le roi Arthur et ses chevaliers sont haïs. Sur la genèse de cet épisode et les motivations qui ont mené à son remaniement, voir A. S. LARANJINHA, *Artur, Tristão e o Graal...*, p. 378-382. Le fait que ses victimes soient des chevaliers de sa parenté met en évidence l'infortune de Gauvain.

54. Rappelons, pourtant, que déjà dans la *Mort Artu*, qui remonte à la première phase du cycle arthurien en prose, la mort de ses frères inspire à Gauvain un désir irrépressible de vengeance, qui empêche Arthur d'accepter la réconciliation avec Lancelot. F. Bogdanow a d'ailleurs noté que la soif de vengeance qui anime le Gauvain félon de la « Post-Vulgate » aurait probablement été inspirée par son attitude dans la *Mort Artu*. Voir F. BOGDANOW, « The character of Gauvain in the thirteenth-century prose romances », *Medium Aevum*, 27, 1958, p. 154-161.

disons, plus rationnelles et fondées sur l'excellence des membres qu'elles unissent⁵⁵. Avant de partir, tous les compagnons de la Table ronde sauf Gauvain jurent solennellement la Quête sur les textes sacrés. À la suite des auteurs du *Lancelot en Prose* et de l'*Estoire del Saint Graal*⁵⁶, le rédacteur de la *Quête* primitive exaltait les liens de sang par le biais de la construction du lignage choisi, auquel était réservé le Graal. Le Pseudo-Boron, peu sensible au concept de lignage au sens propre, c'est-à-dire généalogique, voit dans les rapports de sang surtout des sources de violence et de dissension. Par contre, Galaad, dans la *Quête* primitive aussi bien que dans les ajouts du Pseudo-Boron, n'a jamais à venger ses parents⁵⁷, mais se bat pour les valeurs de la Table ronde et de la Chevalerie, contre le Mal qui menace le royaume de Logres.

La hantise du désordre et le refus de la désobéissance dans le cycle du Pseudo-Robert de Boron

Comme Perceval chez Chrétien de Troyes, le Gauvain de la deuxième phase de rédaction de la *Demanda* fonde son parcours sur la désobéissance, au moment où il décide de partir pour la Quête contre la volonté affichée d'Arthur. Cependant, et malgré les faiblesses du roi de Logres, qui d'ailleurs s'accroissent dans cette réécriture de la *Quête*⁵⁸, la désobéissance est vue ici comme un acte absolument condamnable. Perceval bravait les remontrances de sa mère, les règles de courtoisie et le respect pour la figure du roi, mais en se heurtant à toute forme d'autorité, il affirmait sa valeur exceptionnelle. Gauvain, qui représentait, traditionnellement, le chevalier respectueux de l'ordre et dont le goût de l'obéissance correspondait, en quelque sorte, à l'absence de génie, devient dans la *Quête* du

55. Erich Köhler montre comment, depuis son apparition dans le *Brut* de Wace, la Table ronde «indique la possibilité d'une relation idéale entre le roi et les grands vassaux, dans l'esprit de la société féodale et de l'égalité exemplaire [...] entre ses vassaux. En se donnant un *primus inter pares*, un souverain dont le pouvoir est étroitement circonscrit par le droit féodal et soumis aux mêmes catégories morales et politiques, cette communauté des grands féodaux se donne du même coup le cadre idéal dont elle a besoin sur le plan moral et esthétique pour endiguer les forces particularistes et anarchistes qu'elle recèle» (E. KÖHLER, *L'aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois. Étude sur la forme des plus anciens poèmes d'Arthur et du Graal*, Paris : Gallimard, 1974, p. 25, nous soulignons).

56. Sur la chronologie de l'écriture du premier cycle arthurien en prose, voir J. C. MIRANDA, *A Demanda do Santo Graal...*, p. 73-108.

57. Il y a une exception, dans la deuxième phase de rédaction de la *Demanda* : l'épisode où Gauvain dit à Galaad que son cousin Lionel vient d'être tué par Palamède. Gauvain ment car il veut se venger du chevalier païen qui l'a vaincu et Galaad défie Palamède, mais ne se laisse pas emporter par la haine, puisque, voyant que Palamède est blessé, il accepte de différer le duel. Voir *Demanda*, 560, p. 413.

58. Voir A. S. LARANJINHA, *Artur, Tristão e o Graal...*, p. 243-251.

Pseudo-Boron, le contraire de lui-même. Du fait de ses motivations et de ses conséquences, la désobéissance n'a plus, en aucune manière, une valeur positive, puisqu'elle représente le refus des principes éthiques qui fondent la civilisation et l'empêchent de retomber dans la violence généralisée. Dans ce sens, le respect pour le roi et le seigneur – c'est par ces termes qu'Arthur est désigné, aussi bien dans la scène de l'épreuve de l'épée du perron⁵⁹ que lors du départ clandestin de Gauvain⁶⁰ – est le garant de la perpétuation de l'ordre, puisque, dans la *Quête* du Pseudo-Robert de Boron, plus encore que dans la *Quête* primitive, le chaos menace de tout engloutir.

Après la bataille de Salesbieres, où tombent Arthur, Gauvain, Mordred et la plupart des chevaliers arthuriens qui n'avaient pas encore trouvé la mort, le Pseudo-Boron ajoute à la *Mort Artu* une autre invasion du royaume de Logres. Marc, le roi de Cornouailles, qui depuis le *Tristan en Prose* était devenu le symbole même du roi félon, se plaît à détruire tous les vestiges du monde arthurien, et va jusqu'à démolir les églises de Logres et à violer la tombe de Lancelot et de Galehot⁶¹. Et pourtant, lorsque, avant la fin de la *Quête*, Galaad démasque Marc qui avait essayé de l'empoisonner, le Bon Chevalier a le soin de distinguer l'homme du roi :

Eu nunca matei homem a meu grado, mas pero nunca vi nem cuído que homem visse outro que tam bem merecesse morte. E nom te matarei nem te ar leixarei por doo nem por mercee que de ti haja. Mas leixar-te-ei por amor daquele que em este perigoo e em outros me guardou a asa mercee. [...] Ora te podes ir quando quiseres tu e teus homens. Ca eu nom catarei aa tua traiçom mas a que nom devo meter mão em rei fora por minha vida defender ou por meu senhor terreal, ca pero tu desleal és, nom fica por em que nom sejas rei e esto é gram vergonça de todosos reis do mundo⁶².

Bien que proches de Salesbieres, nous sommes loin, ici, de la défense du tyrannicide que soutenait Jean de Salisbury. D'après le Pseudo-Boron, la turpitude de l'homme ne justifie jamais l'homicide du roi⁶³ et pour garantir l'ordre, les sentiments individuels n'entrent pas en ligne de compte, puisque Galaad est fier de dominer sa haine, sans céder à la pitié. Galaad est protégé de ses passions par l'amour de Dieu et de l'autorité, qui l'élèvent au-dessus des hommes ; Gauvain, de son côté, s'est laissé dominer par ses émotions trop terriennes où l'entraînent les liens devenus suspects de la parenté.

En effet, si la supériorité de Galaad se manifeste ici par son indifférence face aux attaches terriennes, ce n'est pas à cause d'un quelconque souci de

59. *Demanda*, 12, p. 26-27.

60. *Demanda*, 31, p. 39.

61. *Demanda*, 710-712, p. 509-510.

62. *Demanda*, 488, p. 362. Dans la version du *Tristan en Prose* qui conserve une partie de la *Quête* du Pseudo-Boron, Galaad souligne : « et c'est vilonnie a tous ciaus qui mettent la main a nul homme qui courone porte » (t. IX, p. 111).

63. La distinction des *deux corps du roi* est visiblement comprise par le Pseudo-Boron, qui ne les confond jamais.

spiritualité, tel qu'on peut l'observer dans la *Quête Vulgate*. Prenons un peu de hauteur et observons le cycle du Pseudo-Boron. De la *Suite du Merlin* aux phases de rédaction du *Tristan en Prose* qui ne s'éloignent pas du dessein initial de cet auteur⁶⁴ et à la *Demanda*, une même vision pessimiste de l'homme et de ses passions se manifeste. Dans tous ces textes, l'apocalypse du monde arthurien n'est jamais une lointaine possibilité, mais une obsession, le dénouement inévitable, la conséquence logique de la violence inhérente à la vie chevaleresque ou à la vie tout court. Déjà, au tout début du *Tristan en Prose*, la destinée tragique de Sador, l'ancêtre de Tristan, avait commencé par sa décision de choisir sa femme au lieu d'accepter celle que son oncle voudrait bien lui proposer. Cet acte de désobéissance inaugural avait déclenché ses malheurs, qui annonçaient la passion néfaste de Tristan et Iseult⁶⁵. De même, l'amour pour son père entraîne Gauvain dans une vendetta interminable. Face à l'intensité de ces émotions trop humaines, le respect pour les liens seigneuriaux ou pour la figure royale, de même que la fidélité à la Table ronde se dressent, dans leur relative abstraction, en fragiles garants de l'ordre qui ne tardera pas à succomber.

64. C'est-à-dire : phases 1, 3, 4, 4a. (Sur la définition des phases de rédaction du *Tristan en Prose*, voir A. S. LARANJINHA, *Artur, Tristão e o Graal...*).

65. Voir A. S. LARANJINHA, «Linhagens arturianas na Península Ibérica : o tempo das origens», *e-Spania*, 11, juin 2011, [en ligne], mis en ligne le 9 juin 2011, [URL : <http://e-spania.revues.org/20317>]. Consulté le 10 septembre 2011.